

Pygmalion (Nicolas Courtin)

Amélie s'arrêta net. Impossible de se repérer dans ce fatras... À cette heure déjà tardive, la lassitude gagnant son corps et son esprit, il lui semblait vain désormais de continuer à fouiller cet amoncellement hétéroclite, incohérent, inorganisé, et accumulé ainsi, s'avoua-t-elle, depuis l'âge de dix-sept ans. Un désordre dont elle se sentait coupable ce soir.

Comment avait-elle pu être aussi négligente ?

Elle saisit la flûte posée à sa droite et prit une gorgée de champagne.

« Il faudrait que je range tout cela, que je réorganise... ou alors que je supprime sans état d'âme ! Pourquoi ai-je conservé tant de vieilleries inachevées et obsolètes aujourd'hui ? Pire que dans un grenier séculaire ! Un vrai capharnaüm ! Un puits insondable dirait-on ! Qu'on y retrouve un jour mon portrait, à la manière d'un *Dorian Gray*, ne m'étonnerait qu'à moitié ! Il doit y avoir assurément, là, caché quelque part, de quoi satisfaire Mitsuko... encore faut-il pouvoir mettre la main dessus. Une autre coupe de cet exquis breuvage m'aidera sans doute à y voir plus clair », pensa-t-elle en tendant la main vers une bouteille à demi entamée.

*

En début de soirée, sa sémillante amie japonaise de Paris, fille de diplomate comme elle, et avec laquelle Amélie partage le goût des fruits et légumes un peu trop mûrs et des accoutrements vestimentaires pour le moins originaux, lui a laissé un message vocal pressant, en forme de supplique : « S'il te plaît Amélie, je t'en prie, il ne nous reste que trois jours ! J'ai bien essayé... mais, seule, je n'y arriverai jamais. *Help* ! Ne m'oublie pas ! De grâce, tiens-moi vite au courant. Kiss. Mits. »

Mitsuko a déjà sollicité son aide un mois auparavant, mais Amélie, accaparée par des affaires plus urgentes, a entre-temps parfaitement oublié sa promesse.

Fin septembre en effet, lors d'une de leurs rituelles soirées dégustation, c'est après avoir fait honneur à un savoureux et copieux plat de poivrons à demi pourris et arrosés d'un filet de sauce nuoc-mâm que Mitsuko lui a fait cette requête inattendue :

— Pourrais-tu me rendre un petit service ?

— Voyons, Mitsuko, après un met si délectable, je ne suis guère en position de te refuser quoi que ce soit ! Dis-moi.

Amélie devine l'hésitation de son amie qui, du bout des doigts, triture sans cesse son chapeau de feutre noir. Son visage semble un peu fermé ; peut-être cherche-t-elle le mot juste. Mais passées quelques secondes, de son charmant accent asiatique et avec une certaine gravité, Mitsuko commence à lui expliquer :

— Voilà. C'est un peu embarrassant... Mais pour toi, ça paraît si simple ! Tu connais mon admiration pour ton travail... Depuis quelques mois, je cherche sur internet une occasion...

— Tu ne vas tout de même pas acheter une automobile ! À Paris, c'est impossible ! l'apostrophe Amélie, jouant avec malice l'offusquée.

— Mais Non ! Non ! Ce que je veux te dire, c'est que j'aimerais écrire... aussi, en français... Parler votre langue à peu près correctement, la lire également... ça me demande déjà pas mal d'efforts, mais l'écrire, tu imagines... J'en ai pourtant très envie. Alors, je vais régulièrement sur un blog. Tu sais... un de ces sites internet où l'on peut consulter des tas d'articles qui abordent toutes sortes de sujets *à propos d'écriture*, de littérature...

— Oh, petite cachotière ! Tu ne m'en avais rien dit ! Alors, alors ? s'empresse Amélie.

— Alors... Chaque année, le blog propose un concours de nouvelles. J'aimerais tellement y participer cette fois... Pas dans la langue de Bashō ou de Mishima, mais dans celle de Molière ! Si j'y arrive, j'aime à croire que mon intégration dans votre beau pays sera totale ! Une grande fierté pour moi...

— Quelle riche idée ! si excitante ! s'enthousiasme Amélie en frappant dans ses mains. Un Maupassant à jupons ! à kimono, serait plus juste ! corrige-t-elle d'un ton espiègle. Ma chère Mitsuko, plus sérieusement, je suis persuadée que tu en es capable ! Cela ne fait aucun doute. Les ravissants haïkus que tu composes chaque semaine en sont la preuve incontestable. Mais en quoi puis-je t'être utile, jolie *Sakura* ?

Avec plus d'assurance, Mitsuko poursuit :

— Comme tu écris 3,7 livres par an – c'est toi-même qui le dis ! –, et que tu n'en publies qu'un seul, je me suis dit : dans tout cet excédent de littérature, Amélie aura bien une petite histoire qu'elle aura délaissée, puis abandonnée et mise au rebut une fois écrite. Une histoire qui aujourd'hui, si tu acceptes de me la confier, pourrait me servir de modèle, de point de départ... Une base de travail, dans un français correct, le tien ! Un texte que j'adapterais selon les besoins du concours – tout le monde fait ça, tu sais... –, m'offrant la possibilité de faire mes

débuts dans cette langue que j'aime tant : la vôtre ! Et puis, tu pourrais superviser, contrôler... Tenir le rôle de mon... comment dites-vous ? mon...

— Ton Pygmalion !! s'esclaffe Amélie prenant avec tendresse dans ses mains gantées de mitaines de dentelle noire celles, frêles et pâles, de son amie. Ah, Pygmalion... un rôle qu'il me serait très agréable d'interpréter ! J'en serais même follement honorée !

Amélie cherche, non sans mal, à reprendre un ton plus mesuré.

— J'ai chez moi plusieurs disques durs sur lesquels, en graphomane impénitente, j'entrepose tout ce que je couche sur le papier depuis des années : écrits divers, notes, nouvelles, chapitres de romans achevés ou non, tout ce que je n'ai pas publié... Si mes œuvres officielles sont chez mon éditeur, le plus gros de ma production, en revanche, reste chez moi, à l'abri des regards non autorisés. Tu peux donc compter sur moi ! Je vais te dénicher une perle rare que tu pourras utiliser comme bon te semble ! Ne t'inquiète pas, je ne te proposerai qu'un récit bien à l'écart de ce que je produis actuellement – on n'y verra que du feu – avec assez d'espace de liberté pour que tu puisses y glisser ta patte avec toutes les modifications que tu souhaiteras. Ce sera à double titre une œuvre originale... Et notre petit secret ! Une partition que nous aurons jouée à quatre mains !

S'enflammant à nouveau :

— Oh, Mitsuko, j'adore cette idée ! Je me réjouis ! Ça t'irait comme ça ?

— Gra-pho-mane ? Je ne comprends pas... Comme nymphomane... ? s'étonne Mitsuko.

— Euh... presque, chère Mitsuko... avec la différence notable que la graphomanie, elle, est un besoin pathologique et irrésistible d'écrire ! J'en suis une digne représentante, je le confesse volontiers... Mais je suis loin de vouloir me débarrasser de ce délicieux travers. D'ailleurs, il faut bien faire bouillir la marmite !

— Je ne suis pas sûre de comprendre... besoin pathologique... confesse... marmite...

— Ça n'a aucune importance, Mitsuko, donne-moi plutôt les détails de notre affaire. Quel est le cahier des charges pour ta nouvelle ? Thème imposé, longueur du texte, etc. ?

— J'ai tout noté sur une page de mon carnet. Deux secondes.

Aussitôt, Mitsuko récupère à ses pieds son sac-à-main dont elle extrait un calepin rose, y feuillette avec entrain des pages couvertes d'une écriture tantôt large pour les *kanjis* japonais,

tantôt plus resserrée en français. Amélie, qui n'en perd pas une miette, suit avec intérêt le gracieux ballet des mains de son amie en quête du précieux sésame.

— Voici ! triomphe enfin Mitsuko dont la chorégraphie digitale vient de cesser. Elle déchire avec soin la page recherchée et la tend à Amélie.

— Voyons cela, marmonne Amélie pour elle-même en se concentrant sur les notes de Mitsuko : phrase d'ouverture imposée... hum... pourquoi pas... modalités de participation... oui... Ah ! Taille du texte : 2500 mots. Bon, d'accord... Il faudra veiller à ne pas s'embarquer dans des digressions interminables. Police, corps, interlignage... Tout ça me paraît correct... date limite, coordonnées... C'est parfait, il faut foncer ! reprend-elle à voix haute à l'adresse de Mitsuko qui lui présente maintenant son plus joli sourire.

Parfois, sollicitude rime avec gratitude...

— Alors, c'est vrai ? Tu veux bien m'aider ? balbutie de bonheur Mitsuko.

Leurs regards s'attachent l'un à l'autre.

— Je te l'ai dit, je ne peux rien te refuser, confirme Amélie, baissant les yeux... consciente que la roseur qu'elle sent monter à son visage poudré de blanc puisse trahir l'émotion qu'elle-même ressent soudain.

— *Dōmo arigatō* ! Oh, merci Amélie, merci beaucoup ! Je t'embrasse.

— Alors, Champagne ! puisque la gaieté règne, claironne Amélie qui n'en attendait pas tant pour trinquer avec son adorable commensale.

Le bouchon saute, l'effervescence légère du vin versé charme l'oreille, les verres tintent : *Kanpai* !

Avec un baiser, l'affaire est conclue.

*

« Et dire que nous nous sommes vues à la fin du mois dernier ! se répète Amélie, songeuse, contrariée par son inconséquence. Et nous sommes le 28 octobre... Que va penser Mitsuko ? Elle va te détester et tu t'en mordras les doigts... Non ! Cela, je ne le veux pas ! peste-t-elle en reprenant sa souris d'ordinateur. Essayons encore de voir ce que ces disques durs ont dans le ventre... »

En trois clics, Amélie ouvre à nouveau le premier disque où s'affichent en pagaille les mêmes dossiers jaunes dont elle reconnaît plus ou moins les noms. Il y a, parmi eux, le fichier d'*Hygiène du meurtrier*, titre qu'elle a écarté par la suite ; de même, à l'aide de sa molette de souris, elle fait défiler les anciens fichiers d'*Effroi et convulsions*, de *Philosophie des tuyaux*, de *Cosmétique de l'adversaire*... « Quel fatras, vraiment ! songe-t-elle. De surcroît, cela ressemble fort à un cimetière pour bouquins dans leur version alpha... Brrr ! Manquerait plus que mes biographes tombent là-dessus ! Oh, non ! Allez, ouste !

Elle sélectionne une dizaine de documents qu'elle fait glisser jusqu'à la corbeille numérique.

« Hop ! Poubelle... »

Avec une humeur iconoclaste inédite et la soudaine volonté de faire place nette, Amélie poursuit son autodafé informatique sur d'autres disques. Sa bouche esquisse un indicible rictus, elle sent monter en elle un plaisir trouble : « J'suis maso ! » murmure-t-elle en faisant disparaître une autre série de fichiers qu'elle considère désormais comme périmés, inutiles. L'inélégant rictus se transforme alors en une sorte de fou rire à peine contenu : « *Sayōnara ! bye bye, tschüss !* » clame-t-elle, cette fois tout sourire, en levant sa coupe de champagne à nouveau pleine.

— Voyons aussi ce vieux disque ; c'est, je crois, celui qui regroupe mes premiers essais... Je ne suis pas couchée...

Amélie devient plus attentive, plus précautionneuse. Plonger ainsi dans un passé plus lointain l'intrigue. Les archives, qu'elle explore une à une, lui paraissent comme étrangères. « Ai-je donc écrit ça... ? Et ça ? Dans une autre vie sans doute... », se dit-elle.

— Oh, bon sang ! *Romance à Osaka* ! Ma toute première nouvelle, me semble-t-il. Un rien saphique dans mon souvenir... Jetons un œil.

D'un double-clic, Amélie affiche le texte. Celui-ci comporte six pages qu'elle se met à lire en souriant par intermittence, émue par la candeur de ses débuts. Une fois sa lecture achevée, elle referme le fichier et se positionne sur sa messagerie internet.

— Parfait pour Mitsuko ! jubile-t-elle. Ce texte-là ne risque pas d'avoir concouru ailleurs ! Il n'a jamais bougé d'ici ! Ça lui ira comme un gant... ou comme une mitaine... C'est du sur mesure, du cousu main ! Un tantinet *olé olé*, mais bon... De l'inédit avec un grand *i*... Mitsuko en fera quelque chose de saisissant, de troublant comme elle aussi, j'en suis certaine. Oh, j'ai hâte de lire sa version remaniée...

Amélie lui rédige aussitôt un assez bref courriel, justifiant en termes évasifs sa trouvaille très tardive, compte tenu du peu de temps qui reste à son amie pour se l'approprier. Puis, elle ajoute en pièce jointe le fichier *Romance à Osaka* que Mitsuko pourra rebaptiser à sa convenance, lui précise-t-elle. Enfin, pour conclure, Amélie tape : « J'espère que tu voudras bien, très chère petite *Sakura*, m'excuser pour ce retard vraiment affreux. Mais, dans l'urgence, je crois que l'inspiration va s'emparer de tout ton être ! J'en suis même convaincue ! Vite ! Vite, à présent ! Je t'embrasse fort. Amélie. »

Il ne lui reste plus qu'à envoyer.

Par un dernier clic, le message s'évanouit dans cet étrange continuum qu'Amélie imagine comme une immensité froide parcourue de milliards de fils tendus sur lesquels voyage, sans interruption et en funambule aveugle, le bavardage planétaire.

Au cœur de la nuit maintenant, prostrée devant l'écran de son ordinateur, Amélie se sent néanmoins soulagée d'un grand poids. Elle a tenu sa promesse, in extremis, certes... Sous le coup de la fatigue et des effets doucement narcotiques du champagne, son esprit se met à vagabonder : dans une mise en scène onirique, des images idéalisées d'une Mitsuko en proie à la frénésie de l'écriture s'entremêlent à ses souvenirs de la ville d'Osaka.

Sa douce rêverie est tout à coup interrompue par des pensées d'une tout autre nature : « Mais, et toi ? Pourquoi pas toi ? Qu'est-ce qui t'empêche de tenter ta chance aussi ? Pour le *fun* ! Pour retrouver la virginité de tes prémices littéraires. Comme au bon vieux temps, sous le pseudonyme de *Noémie Lathomb* ! Ah, ah, l'anagramme bien pourrie... »

De nouveau l'esprit en alerte, comme si veille prolongée et alcool n'avaient plus de prise sur elle, Amélie lance d'un clic déterminé une page vierge dans son traitement de texte.

Dans le coin supérieur gauche de la page blanche virtuelle, avec la régularité implacable d'un métronome, se met à clignoter la fine barre d'insertion de texte. Qu'elle ferme les yeux, la présence hypnotique est toujours là, tapie dans la pénombre de ses paupières closes. Aux aguets devant ce si vaste champ des possibles, elle règle sa respiration sur la lente pulsation rythmique du mince tiret vertical, battement d'un cœur en attente, tendre oscillation pleine de promesses. *Tout ce que l'on aime devient une fiction*, se rappelle-t-elle. Puis, après avoir vidé son verre, dans un soupir, ses deux mains blanches, couple de colombes fantomatiques, reviennent se positionner au-dessus du clavier d'ordinateur. D'un seul jet, d'un seul coup d'archet, elle se met à composer : « Amélie s'arrêta net. Impossible de se repérer dans ce fatras... »

La nouvelle Cendrillon

(Catherine Martin)

Philippe s'arrêta net. Impossible de se repérer dans ce fatras de voitures. Il peinait à retrouver son calme et ses esprits et manqua provoquer un accident. Bon sang, mais qu'est-ce qu'il lui arrivait ?

La voix de sa femme Stéphanie, à ses côtés, fut l'exact écho de ses pensées.

— Bon sang, Philippe ! Tu veux tous nous tuer ou quoi ?

Il releva la tête et la regarda. Elle était livide, une mèche de cheveux de travers au milieu de son front mince.

Il se tourna vers les passagers installés à l'arrière du véhicule et nota le chaos qui régnait dans l'habitacle : son violent freinage avait projeté leurs affaires en tous sens. Au centre, se trouvait sa fille Julie, quinze ans. L'adolescente, les yeux écarquillés et les joues rouges sous le coup de la colère, fulminait :

— Non mais Papa, sérieux ! T'es shooté ou t'as trois grammes pour pas avoir vu le stop ? On a failli rentrer dans la voiture qui arrivait !

Il retint un petit sourire triste. Sa gamine, sa Julie... toujours aussi perspicace ! Mais si elle l'avait vu vingt-quatre heures plus tôt, un rail de coke dans le nez et imbibé de rhum-Coca, elle n'aurait probablement pas jeté cette remarque acerbe devant sa mère, si sage... Il tenta de se reprendre :

— Pardon, ma chérie ! Pardon à tous. J'ai eu un moment d'absence, je n'étais plus là. Pas mal de soucis en ce moment au bureau, je suis un peu fatigué. Mais je suis impardonnable, vous avez raison, cela aurait pu nous être fatal.

— C'est ça, genre ! Sérieux !

Julie maugréait encore. Il avait beau la considérer comme la prunelle de ses yeux, sa fille commençait vraiment à l'agacer avec son jargon d'ado et ses « sérieux » placés à tout-va.

— Bon, mon petit Philippe, si vous avez repris vos esprits, on va peut-être y aller à présent à cette soirée de fiançailles. Nous avons pas mal de route à faire, on nous attend, et si nous tardons trop je me demande bien à quoi ressemblera notre gâteau à l'arrivée...

Philippe jeta un œil rapide à celle qui venait de s'adresser à lui d'un ton méprisant. Assise derrière lui, Brigitte, sa belle-mère, semblait à peine perturbée par l'incident. Accoudée

à la portière, altière, les secousses étaient passées sur « la duchesse », ainsi qu'il aimait la surnommer, sans y laisser leur empreinte. La voix de Julie le tira de ses réflexions.

— Ouais, et ben pour le gâteau c'est déjà mort de toute façon !

L'adolescente arracha des mains de son petit frère, assis à sa droite, la boîte du gâteau qu'il tenait piteusement sur ses genoux, en silence. La violence du geste de sa sœur lui arracha un début de sanglot. La bouche tremblante, il hoqueta :

— J'ai rien pu faire, pardon...

— Oui, c'est bon, Robin, on sait. Chiale pas !

Les mots crus de Julie eurent l'effet contraire sur le petit garçon qui se mit à fondre en larmes.

— Non, mais Julie ! Tu t'entends parler à ton frère ? Tu vas perdre cette habitude de nous traiter tous comme des moins-que-rien !

L'attention de Philippe se reporta sur Stéphanie qui venait de prendre la défense de son fils. Stéphanie, oh Stéphanie ! Toujours si prompte à soutenir son « bébé » de six ans, ce petit dernier arrivé de manière inopinée neuf ans après Julie.

Cette dernière souleva le couvercle de la boîte en carton.

— Mais regarde, Maman ! Il est tout écrasé le gâteau.

Les trois adultes se penchèrent sur l'entremet et ne purent que constater combien Julie avait raison : la pâtisserie, qui avait été comprimée entre le petit corps de Robin et le siège de sa mère, n'était plus qu'une incroyable bouillie, un mélange informe de biscuit, de crème et de fruits.

— C'est pas vrai ! s'exclama Stéphanie.

Brigitte se crut obligée de rajouter :

— Nous allons avoir l'air malin d'arriver chez ta sœur avec une purée de gâteau. Elle qui fait toujours tout de manière si parfaite !

Et voilà ! C'était reparti ! L'éternelle comparaison entre ses deux filles : « la duchesse numéro deux » et « le vilain petit canard ». Philippe comprit que c'était le moment d'intervenir pour couper court au duel qu'il sentait venir entre les deux femmes.

— On n'y peut plus rien de toute façon ! Donc, comme vous l'avez si bien dit, Brigitte, il est plus que temps de prendre la route !

Il reboucla la ceinture qu'il avait détachée pour respirer après le choc, tourna la clé pour mettre le moteur en route et débraya... enfin tenta de débrayer mais quelque chose bloquait la pédale. Il se pencha et ses doigts rencontrèrent une matière qui semblait être du cuir. Leur course

les conduisit vers un bout pointu qui les fit basculer le long d'une semelle lisse, avant de terminer leur chemin sur l'aiguille d'un talon. Une immense bouffée de panique se diffusa en lui, lui coupant le souffle. Tout se passait très vite et en un flash il relia : voiture-escarpin-Emilie !

Heureusement, autour de lui tout le monde se chamaillait et personne ne se rendit compte de rien. Aidé par l'obscurité qui régnait dans la voiture en cette sombre soirée de fin d'automne, il réussit à glisser l'importun objet dans le vide-poche de sa portière. Enfin il put débrayer, passer la vitesse, accélérer, embrayer et démarrer. Les automatismes que confère l'habitude lui redonnèrent une contenance.

La voix de Stéphanie, qui le surprit dans son trouble, le fit sursauter. Il sentit une goutte de sueur glisser sur sa tempe.

— On va passer à la pâtisserie, cela ne représente pas un grand détour et au point où nous en sommes question retard... Il est 18 heures 30, avec un peu de chance il restera peut-être encore un gâteau correct.

— D'accord...

Il ne dit rien de plus, bâillonné par la panique qui l'envahissait de plus en plus. Il réfléchissait vite, très vite tout en conduisant. Sa chemise, mouillée par la transpiration générée par l'angoisse, lui collait dans le dos.

Emilie... elle était à la place de Stéphanie une vingtaine d'heures plus tôt. Il réalisa qu'il devait se débarrasser de cette chaussure avant leur retour, car Stéphanie voudrait prendre le volant. C'était un rituel entre eux qu'il conduise à l'aller et elle au retour. Pas question qu'elle puisse trouver l'objet du délit dans le vide-poche. L'arrêt à la pâtisserie allait peut-être lui en fournir l'occasion. Il s'apaisa un peu.

Il n'y avait guère de monde en ville. On était le deux décembre, encore un peu tôt pour les achats de Noël et il faisait un temps de chien. Philippe avisa une place, proche de l'entrée de la pâtisserie, judicieusement bordée par une poubelle municipale. Stéphanie sortit du véhicule, s'appêtant à entrer dans le commerce. Fébrile, Philippe proposa à Brigitte, qui ne semblait pas décidée à bouger, d'accompagner sa fille :

— Vous n'allez pas avec elle ? Avec votre jugement si sûr vous feriez le meilleur choix.

— Mon pauvre Philippe ! A cette heure-là il n'y a plus aucun choix à faire, juste à prendre ce que les autres ont laissé. Elle pourra s'estimer heureuse s'il reste quelque chose. Non, je préfère rester ici pour ne pas mouiller mes cheveux.

« Merde, merde, merde ! Putain, elle fait chier la duchesse ! »

Philippe avait envie de frapper le volant comme il mourrait d'envie de frapper sa belle-mère, mais il dut se contenter de débiter au plus profond de sa conscience le chapelet d'injures qui lui montait aux lèvres. Comment faire, mais comment faire pour se débarrasser de l'escarpin d'Emilie ?

Emilie... Brusquement, il lui en voulait. Il lui en voulait de son insouciance, de son inconscience, d'être accro à la drogue et à l'alcool, de l'avoir entraîné la veille dans cette soirée débridée chez son ami libanais qui menait des trafics malhonnêtes mais juteux. Il lui en voulait d'être si sexy et délurée qu'il en perdait toute raison. Il lui en voulait d'avoir été « stone » en fin de soirée au point de ne pas s'être rendu compte qu'elle ne portait plus qu'une chaussure en sortant de la voiture, après qu'ils se furent sauvagement envoyés en l'air en bas de son immeuble. Il lui en voulait tout simplement d'exister en cet instant... mais il s'était senti tellement flatté de plaire à cette jolie petite coiffeuse de vingt-quatre ans, lui le presque cinquantenaire. Il la revit le jour où elle avait glissé son numéro de portable dans la poche de son peignoir, au salon de coiffure. Elle était irrésistible avec son joli petit cul moulé dans un jean slim, et ses beaux seins fermes dressés comme le v de la victoire dans leur nid de dentelle. Elle avait une moue mutine de cochonne : il avait disjoncté. Pourquoi ?

A ce stade de ses réflexions, Stéphanie sortit de la pâtisserie, un carton dans les mains, et il comprit. En tout cas il donna des excuses à son infidélité. A la regarder si fade, avec ses cheveux plats d'un châtain indéfinissable, ses joues creuses, ses hanches et ses fesses inexistantes, ses seins transformés en gants de toilette par les allaitements, elle n'était plus désirable. Elle n'avait même pas le mérite d'avoir du goût pour se vêtir, à l'instar de sa mère et de sa sœur. Elle portait invariablement des chemises et des pantalons *chino* informes, des mocassins plats. Ah non, aucun risque que l'escarpin talon aiguille soit le sien ! Alors, à présent, ce fut à elle qu'il en voulut. Avec toute la mauvaise foi des hommes infidèles, il lui en voulut de ne plus être sexy au point qu'il ait ressenti le besoin de combler son appétit charnel dans les bras d'une autre. Puis il lui en voulut d'être là dans cette voiture, pour se rendre aux fiançailles de leur neveu Rémi, avec cette belle-mère hautaine et exécrée, ces gosses qui le saoulaient, ... et cette putain de chaussure qui l'emmerdait diablement, alors qu'il était à deux mètres de la poubelle. Il lui en voulut. Il aurait tellement préféré être vautré dans son canapé en cet instant, pour récupérer de son orgie de la veille ! Il lui en voulut d'avoir gobé qu'il était à une soirée avec d'anciens copains de fac et de ne pas avoir compris qu'il se tapait une poulette qui avait la moitié de son âge. Cela aurait tellement facilité les choses, il n'aurait même plus besoin d'essayer de se sortir de ce merdier.

— Bon, on y va, Philippe ! Ou tu préfères passer la soirée dans la voiture ?

Et voilà qu'elle la ramenait à présent, la maigrichonne ! Tandis qu'elle pianotait sur son téléphone pour prévenir sa sœur de leur retard, il s'engagea sur la chaussée.

Il cogitait. Tandis que les autres dans la voiture dissertaient sur le nouveau gâteau qu'avait trouvé Stéphanie, Philippe cherchait comment évacuer le soulier indésirable. La lueur d'un réverbère qui fit briller le gilet jaune qui se trouvait également dans le vide-poche lui donna une idée.

Ils roulèrent une bonne demi-heure lorsqu'ils arrivèrent près de l'endroit que Philippe guettait. Le silence étant revenu dans l'habitacle, il avait mis la radio pour tromper son stress. Il lui semblait sinon que ses passagers pourraient entendre les battements désordonnés de son cœur en panique. Après la prochaine courbe, Philippe savait trouver une petite aire de repos équipée d'une table de camping et donc également d'une poubelle. Dès qu'elle apparut, il s'y engagea.

Il entendit de toutes parts un brouhaha de « pourquoi tu t'arrêtes ? » et Brigitte qui ajouta :

— Vous faites quoi encore, Philippe ?

Il jeta un œil dans le rétroviseur : sanglée dans son trench Burberry, elle était plus duchesse que jamais. Il frémit. Il allait devoir la jouer fine, cette femme au regard acéré ne raterait rien.

— Il me semble entendre un bruit mécanique inhabituel, je vais aller vérifier que le freinage brutal de tout à l'heure n'ait rien endommagé.

Plusieurs soupirs lui répondirent, emplirent ses oreilles.

D'une main tremblante, il saisit le gilet de sécurité dans le vide-poche et y roula l'escarpin, puis ouvrit la portière et sortit du véhicule. « Arrête de trembler, Philippe ! Si tu lâches la chaussure, t'es foutu, mec ». Il s'admonestait.

Derrière lui il entendit la voix de Stéphanie :

— Tu n'as pas besoin du gilet jaune, on n'est pas en bord de route.

De quoi elle se mêlait encore celle-là ! Néanmoins il garda son calme :

— On ne sait jamais ! Si j'ai besoin d'aide et que je doive me rendre au bord de la route pour trouver des secours...

Il claqua la portière pour ne plus laisser la possibilité à personne de l'enquiquiner de nouveau. La pluie s'était mise à tomber sans relâche. Il la bénit. Ainsi il était sûr qu'aucun des occupants de l'auto n'aurait envie de descendre, et l'eau ruisselant sur les vitres masquerait une

bonne partie de ses agissements. Il fit mine d'inspecter les roues. Ce qu'il faisait était probablement ridicule, mais les quatre autres n'y verraient que du feu. Il ouvrit même le coffre pour être encore plus dissimulé à leur vue et ainsi il put jeter l'escarpin dans la benne à ordures. Ça y est ! Fini ! Débarrassé !

Lorsqu'il se réinstalla derrière le volant, il était trempé mais tellement soulagé qu'il se permit un sourire.

— Alors ?

Il ne prit même pas la peine de regarder sa femme pour lui répondre.

— Je n'ai rien vu de spécial, je me suis peut-être fait des idées. On verra bien en roulant jusque chez ta sœur si j'entends de nouveau un bruit suspect.

— Putain, t'es grave, Papa, ce soir, sérieux !

« Julie, précieuse Julie, tu ne sais pas combien tu as raison ».

Il remit le contact et reprit la route. La fin du parcours lui parut beaucoup plus facile malgré le déluge. Dans la pénombre, il souriait encore. Il se sentait soudain capable de supporter les remarques acerbes qu'il allait entendre ce soir dans la bouche de sa belle-sœur et de sa belle-mère, de supporter l'air condescendant de son beau-frère, homme d'affaires accompli alors qu'il n'était qu'un pauvre petit juriste raté, lui... A cet instant, peu lui importait. Seul comptait le fait qu'il avait frôlé la correctionnelle, mais que finalement sa ruse avait fonctionné.

Vingt-cinq minutes plus tard il s'engageait dans l'élégante allée conduisant à la villa de sa belle-sœur. La pluie s'était enfin arrêtée. Tout le monde fut content de descendre de la voiture, mais au moment de la verrouiller, il constata que Brigitte était pieds nus dans le gravier et penchée à l'intérieur du véhicule. Elle se redressa, une chaussure à la main, et vit tous ces regards perplexes qui l'interrogeaient. Ce fut Julie qui traduisit le sentiment de chacun :

— Tu fais quoi, Mamie ?

— J'avais quitté mes escarpins le temps du trajet, car ils me font très mal aux pieds. Je ne comprends pas, je ne retrouve plus une de mes deux chaussures !

JEU DE PISTE (Claire Duic)

Pierre Marie s'arrêta net. Impossible de se repérer dans ce fatras. Grand mère avait toujours été spéciale, d'aucun dirait un peu folle. L'état de cette pièce reflétait parfaitement l'esprit de feu son aïeul. Il l'adorait et le fait d'avoir failli tomber trois fois et se recevoir quatre cartons sur la tête n'y changerait rien.

- Allez remue toi PM ! on ne va pas rester plus que nécessaire dans ce capharnaüm ! je suis allergique à la poussière !

Sa sœur Martine était allergique à beaucoup de chose, la poussière, les chats, le gluten, le lactose, le sens de l'humour et les gens en général. Pierre Marie, souvent contemplatif, cherchait ce qui avait rendu sa jumelle si amère. Pendant qu'il admirait tous les trésors entassés dans le grenier poussiéreux, son imagination partait dans tous les sens. Chaque objet avait été gardés pour une raison, avait son histoire et connaissant sa grand-mère, il fallait garder l'esprit ouvert. C'était la seule qui ne lui faisait jamais de réflexion sur sa façon d'être. Pierre Marie était rêveur. Il ne fonctionnait pas comme tout le monde. Même sa sœur autrefois si proche s'agaçait rapidement désormais.

- PM !!

Sortant de sa léthargie pensive, il se remis au travail, trier, trier, trier : à garder, à vendre, à jeter... selon les ordres du commandant en chef allergique à la poussière. Il ne le disait pas mais rien ne serai jeté et il achèterait tous les vieux objets pour que Martine garde sa part. Malgré sa différence, il était doué dans son art et gagnait donc très bien sa vie. Il avait créée les plus belles enseignes de Paris et d'autres grandes villes. Peu de néonistes au monde étaient aussi doués que lui donc Dark Vador pouvait trier et râler tant qu'elle veut, la maison de Manou ainsi que ses trésors resteraient dans la famille.

Trésor était justement le mot central de toute cette agitation. Manou était fan de cinéma et comme dernier au revoir elle nous avait fait le coup de la lettre cachetée ouverte par un notaire devant les héritiers potentiels. Je pense qu'elle aurait aimé une bataille entre ceux ci et des insultes pour colorer encore le tableau. Seulement Manou n'était pas spécialement riche, et ses héritiers, au nombre de deux étaient

actuellement en train de fouiller dans son grenier. Néanmoins la lettre laissait planer un doute.

« Je soussignée Victorine Thérout, née le 5 Mars 1930, domiciliée à Pleyber Christ 4, rue des Moines, être saine de corps et d'esprit, lègue tous mes biens à mes deux petits enfants, Pierre Marie et Martine Thérout . (sauf la petite boîte en bois avec les bijoux à l'intérieur que je laisse à Sophie Lejeune. Cette gentille jeune fille qui venait me rendre visite régulièrement.)

Ma dernière requête est un jeu de piste vers la découverte de mon dernier trésor. Mes enfants, ma plus belle possession se trouve cachée, à l'abri des profiteurs, dans ma maison, dans mon endroit préféré. Réfléchissez et vous le trouverez j'en suis certaine. Je vous donne un indice « la foi du riche est dans son coffre ».

Je vous dis Kenavo ar wech all, mais pas trop vite, ma vie a été bien remplie, profitez de la vôtre ! Surtout toi Martine bon sang ! »

Cette lettre avait réussi à tirer un sourire à ma sœur qui malgré son aigreur, adorait celle qui nous avait élevé après la mort de nos parents.

Un trésor donc ... avec une histoire coffre. Le problème étant que Manou était collectionneuse de beaucoup de choses notamment de boîtes, de malles et de coffres... Ma sœur s'employait à tous les vérifier pendant que je réfléchissais. Il y avait des sens cachés à la dernière partie de sa lettre qui commence par « jeu de piste ».

- PM ! tu m'aides ou tu rêvasses ?
- Je réfléchis Martine, je suis sûr qu'elle a compliqué les choses, ça ne peut pas être simplement dans un coffre ça serait trop simple.
- J'ai pas le temps, il faut avoir tout ranger dans deux jours et après je repars sur Paris.
- Pourquoi tu repars ? reste ici, avec moi !
- Ne dis pas de bêtises, tout le monde n'est pas un artiste de talent que tout le monde s'arrache et qui peut vivre dans un trou paumé du Finistère et travailler à distance !

Je sentis une tristesse dans sa voix mêlée à une sorte de résignation.

- Martine, tu es seule, Olivier est partie, tu vis dans un studio avec un boulot qui ne te plaît plus. Rentre à la maison ... S'il le plaît !

- Pour faire quoi ?
- Prendre ton temps, profite de la vie comme te le demande Manou dans sa lettre.

Après une pause pour lui laisser le temps d'imaginer la possibilité, je reprends :

- Je vais te racheter la part de la maison ça te fera un pécule pour redémarrer. Tu peux trouver du boulot sur Brest ou Morlaix. La vie est moins chère ici.
- Je ne sais pas.
- Penses-y c'est tout ce que je te demande.

Elle hoche doucement la tête en regardant ses mains. Elle tient une vieille poupée. Je reconnais Martha, sa compagne de jeux quand nous étions enfants.

- Tu me manques Martine.

Je quitte la pièce quand je l'entends renifler. La fierté toute bretonne de ma sœur ne supporterait pas que je la voie pleurer.

C'est vrai qu'elle me manque, le fait qu'elle ne soit pas là très souvent mais aussi la fille qu'elle était avant. Celle qui pouvait me regarder travailler des heures sans parler, ma confidente, celle qui me défendait toujours. C'est aujourd'hui à moi de prendre le relais et de m'occuper d'elle. C'est ça la dernière volonté de Manou, qu'on se retrouve et qu'on passe un temps infini à trouver son trésor afin d'être obligé d'échanger, de communiquer et d'être ensemble.

Cette histoire me titille. Je reprends les mots dans ma tête « endroit préféré » de la maison, « réfléchissez ... »

- Martine ?
- Oui ?
- Manou parle de son endroit préféré de la maison ! tu penses à quoi ?

On se regarde, je vois ses yeux qui s'éclairent et au même moment on se met tous les deux à courir dans les escaliers comme des enfants qui veulent arriver en premier au goûter. Elle a compris. La bibliothèque ! Enfin ce qui ma grand-mère appelait sa bibliothèque était une pièce d'environ 5m², tapissée de rayonnage de livres ou rien n'aurait pu être rajouté, un vieux fauteuil tout mou et sa machine à coudre.

- Il faut trouver un coffre ou une boîte ! me lance Martine.

Frénétiquement on pousse les cartons, on fouille, on soulève mais rien pour le moment.

- J'ai trouvé quelque chose ! Regarde PM, la table de la machine à coudre à une ouverture cachée sur le côté .

Le cœur battant, on ouvre. Cela grince légèrement et on découvre une feuille de papier pliée.

« Mes amours,

Vous êtes sur la bonne voie mais ça n'est pas encore ici. REFLECHISSEZ...

Manou

PS : j'ai oublié de vous dire chez le notaire ne vendez surtout pas le beau miroir de ma chambre à la vieille vipère de Geneviève qui habite un peu plus bas. Elle a toujours louché dessus ! «

En réprimant un éclat de rire, je regarde rapidement ma sœur qui a les yeux humides. Elle est comme moi, la voix de Manou résonne dans cette petite pièce à la lecture de cette nouvelle missive.

- Est ce que tu crois qu'il y a un rapport avec un livre ? me demande Martine

A ce moment là, tout s'emboîte dans ma tête « réfléchissez » « la foi du riche est dans son coffre »... J'ai trouvé !

- Cherche un livre qui s'appelle « Réfléchissez et devenez riche » de Napoléon Hill. C'est un vieux livre.

On passe les heures suivantes à la recherche du Graal .

- Ca y est je l'ai !
- Ouvre le alors !

Ma sœur ouvre le livre les mains tremblantes. On y découvre les pages découpées en leur centre contenant une nouvelle lettre accompagnée d'un autre bout de papier jauni avec le temps.

« Bravo mes chéris, vous avez trouvé l'héritage de la famille Thérout ! Gardez le précieusement et ne divulguez pas le secret. Je compte sur vous pour le transmettre à vos enfants ! Et toi aussi Martine bon Sang trouve un breton il t'en fera des beaux et des solides! »

En ouvrant le second morceaux de papier, un mélange de rire et de larmes nous parcourent ma sœur et moi pendant de longues minutes jusqu'à se tomber dans les bras et sangloter doucement.

Après un long moment, j'entends un murmure :

- PM ... Je crois que je vais rester avec toi.

Avec émotion, je regarde encore une fois le bout de papier tant recherché:

RECETTE DU GATEAU AUX POMMES DE MA GRAND MERE...

Post mortem (Darwin Balmane)

1.

Le lieutenant Santorin s'arrêta net. Impossible de se repérer dans ce fatras. Il venait de pénétrer dans une pièce dont le sol était enfoui sous un amoncellement de livres. Seuls quelques rares bouquins ornaient encore les étagères d'une antique bibliothèque.

— Alors voici notre victime, constata Santorin en approchant du corps de la jeune femme étendue au milieu des ouvrages.

— Ah, c'est vous Lieutenant, fit le médecin légiste en se relevant. Je vous fais le topo des premières constatations. La victime est une femme de 31 ans. Le corps ne présente aucune blessure. La mort remonte à trois heures, peut-être quatre et j'aurais conclu à un simple infarctus, si elle n'était pas si jeune.

— D'accord, mais on ne met pas la pièce sens dessus dessous quand on fait une crise cardiaque. Bon, merci *doc*, vous pouvez l'emmener. Qui était le premier agent sur place ?

Le Docteur Brument désigna, d'un signe de tête, l'homme qui passait en coup de vent dans le couloir.

— Rosenthal, vous avez une minute ? lança Santorin. Au fait *doc*, vous n'auriez pas une aspirine ? Je traîne une salle migraine depuis le début de la soirée.

— Navré, je ne suis pas une pharmacie Lieutenant, mais si je peux me permettre un conseil, vous devriez arrêter de mastiquer ces chewing-gums.

— Mouais... Rosenthal ?! Vous êtes où bon sang ?

Le policier en uniforme réapparut dans l'entrebâillement de la porte.

— Voilà Lieutenant, excusez-moi, je suis à vous.

— Hé bien, vous me semblez à cran, qu'est-ce qu'il se passe ?

— C'est cette affaire, une victime sans agression, aucune effraction et cette pièce ravagée. J'ai la pression. Avoua le policier à demi-mot.

— Ah bon, vous n'êtes pourtant pas un débutant, qu'est-ce qui vous tracasse ?

Post mortem

— La victime pardi ! chuchota-t-il. Vous ne savez donc pas chez qui vous avez atterri ?

Santorin le regarda, déconcerté.

— Le manoir Chaumontet... vous ne lisez pas la presse ? C'est la demeure de Serge Duval et la victime n'est autre que son épouse.

— Ah, je vois. Vous savez, même si ces gens sont... importants, ça ne change pas nos méthodes, mon vieux. Fouillez-moi ce manoir de fond en comble. On a des témoins ?

— Non, aucun. J'ai relevé les caméras de surveillance, personne n'est venu de toute la journée. C'est Monsieur Duval qui a trouvé le corps en rentrant du travail.

L'agent Rosenthal désigna un homme assis sur les marches d'un escalier en bois massif. Santorin tira sur sa mince cravate et s'avança auprès du mari anéanti.

— Monsieur Duval ?

L'homme releva la tête, son air grave témoignait de sa douleur, il n'avait pourtant pas pleuré.

— Je suis le lieutenant Santorin, police criminelle. Je dois vous avouer une chose Monsieur, je suis un grand admirateur de vos ordinateurs, téléphones et télévisions, chez moi je n'ai que du *Westerlund* – Santorin lâcha un petit rire embarrassé - en fait, si je parle de ça, c'est surtout parce que je ne sais pas comment vous dire à quel point je suis désolé pour votre épouse.

— Et moi donc Lieutenant... si seulement j'étais rentré plus tôt, si seulement j'avais été là – il poussa un long soupir – En tant que premier suspect, vous devez avoir des tonnes de questions à me poser.

— Oh non, ne croyez pas ça Monsieur. Je suis sûr que vous n'y êtes pour rien. Vous savez quand j'ai vu l'état de la pièce, j'ai tout de suite pensé à un cambriolage. C'est l'acte d'une personne qui cherchait quelque chose.

— Mais ça ne tient pas debout Lieutenant, le manoir est rempli d'objet de valeur, s'il y a bien une pièce où règne la sobriété, c'est dans le cabinet de ma femme.

Post mortem

— Le cabinet ? Votre femme était médecin ?

— Pas exactement, elle pratiquait la médecine chinoise, du placebo si vous voulez mon avis, mais il y en a pour qui ça marche.

— Oh, je vois, la médecine chinoise... dommage, j'aurai bien pris une aspirine.

— J'imagine qu'elle connaissait un remède pour ça. Elle préparait des pilules à base de plantes pour ses patients. Je suis certain que c'est l'un d'entre eux qui a fait le coup !

— Ah, ce n'est pas bête comme hypothèse, marmonna Santorin en prenant note.

— Vous avez trouvé son journal de rendez-vous ? Un carnet avec le signe du Ying et du Yang.

— Euh...

— Écoutez Lieutenant, je ne vais pas vous dire comment faire votre foutu métier, trouvez ce cahier, identifiez le malade qui lui a fait ça et arrêtez-le !

Sur ces mots, Duval disparu à l'étage. Quant à Santorin, il retourna dans le cabinet dévasté. Sur un bureau étonnement bien rangé, il trouva quelques gélules et un mortier avec son pilon de pierre.

— Rendez-moi service Rosenthal, apportez ce bol au *labo* et demandez au Docteur Brument d'en analyser le contenu au plus vite.

— Bien Lieutenant.

Rosenthal quitta le manoir laissant Santorin pensif au milieu du fatras de bouquins.

2.

Serge Duval s'était enfermé dans son bureau. Désormais seul avec son chagrin, il avait longuement hésité avant de lancer un appel depuis son ordinateur portable.

— Aurélie ? C'est Serge.

— Ah c'est toi mon chéri, tu rentres bientôt à la maison ?

— Oui bientôt... Comment c'est passée ta journée ? Tu avais beaucoup de travail aujourd'hui ?

— Non, aucun rendez-vous, mais depuis quand mon travail t'intéresse-t-il ?

— C'est ce lieutenant, un incapable, un simplet, ce n'est pas lui qui trouvera le coupable...

— Mais de quoi parles-tu ?

— Rien, laisse tomber. Dis-moi, avec qui as-tu discuté en dernier ?

— Tu me poses de drôles de questions ce soir.

— Réponds-moi, s'il te plaît.

— Mmmhh, c'était avec Stéphane, on s'est écrit en début d'après midi.

Le crissement du portail extérieur interrompit la discussion. Jetant un regard par la fenêtre, Serge Duval reconnu aussitôt la Tesla Model S de son associé, cofondateur de Westerlund Technologie. Mais une vision terrifia l'homme d'affaires. De l'autre côté des grilles, s'amassaient des dizaines de journalistes, comme autant de vautours autour d'une charogne.

Délaissant son interlocutrice, Serge Duval se tourna vers l'écran plat 16K qui ornait un mur de son bureau et alluma la télévision sur France Info. Il se retrouva alors spectateur de sa propre réalité. Un reporter spéculait sur l'identité de la victime emmenée quelques instants plutôt, derrière lui se dressait le manoir Chaumontet sur fond de gyrophares.

Post mortem

Sans quitter l'écran des yeux, Duval reprit d'un ton absent :

— Aurélie, de quoi parlais-tu avec Stéphane ?

3.

Sur le parvis du manoir, Santorin mastiquait nerveusement un chewing-gum qui avait perdu tout son arôme. La Tesla noire s'arrêta au pied du perron et un jeune homme en descendit avant d'avalier les marches de pierres en deux enjambées.

— Bonsoir, je suis Stéphane Morin un ami de la famille Duval, vous êtes de la police ?

— Lieutenant Santorin, c'est un honneur de vous rencontrer Monsieur, j'aurai toutefois préféré serrer la main de l'homme aux milles brevets dans de meilleures circonstances.

— Lieutenant, j'ai appris par la radio qu'il se passait quelque chose d'anormal au manoir, dites-moi que Monsieur et Madame Duval vont bien...

— Oh, vous n'êtes pas au courant. Hélas, je crains d'être porteur d'une bien triste nouvelle, Madame Duval a été retrouvée morte.

Une main devant la bouche, l'homme étouffa un sanglot.

— Allons Monsieur, ne restons pas à la vue de la presse.

Tous deux entrèrent dans le vestibule et Morin s'effondra sur une chaise.

— Vous connaissiez bien Madame Duval ?

— Oui, elle se confiait souvent à moi ces derniers temps.

— Et vous ne sauriez pas où elle rangeait son carnet de rendez-vous ? Un cahier qui porte le signe du Ying et du Yang.

— Navré Lieutenant, je ne l'ai jamais vu.

— J'aurai au moins essayé. Santorin lui adressa un sourire compatissant, une main plaquée contre l'une de ses joues mal rasée. Ne le prenez surtout pas mal, Monsieur, mais où étiez-vous dans la soirée, disons, entre 18h et 20h ?

— Je... j'étais au travail, la vidéo surveillance vous le confirmera. Mais Lieutenant, vous voulez dire qu'on a assassiné Madame Duval ?

— À ce stade, je n'ai plus aucune certitude... À quand remonte votre dernière discussion avec la victime ?

— Nous nous sommes écrits aujourd'hui, elle n'allait pas fort, je lui avais proposé de passer pour discuter mais elle a refusé... si seulement j'avais insisté.

— Vous dites qu'elle n'allait pas bien, qu'est-ce qui vous fait penser ça ?

Morin hésita.

— Leur couple battait de l'aile. Serge ne vit que pour son travail et elle se sentait délaissée. Ce matin, elle a découvert que...

Il n'eut pas le temps de terminer sa phrase que Serge Duval dévala l'escalier telle une furie et se jeta sur son associé, l'empoignant par le manteau.

— Espèce d'enfoiré ! Tu voulais te faire ma femme, petit con ?! Un instant de faiblesse et tu en profites pour me remplacer auprès d'elle ? Elle a refusé et tu ne l'as pas supporté, comme tu n'avais pas supporté que je prenne les rênes de l'entreprise l'an dernier !

— T'es complètement malade mon vieux... fit Morin qui partageait la douleur de son ami sans pour autant cautionner ses paroles.

— TU VAS FOUTRE LE CAMP DE CHEZ MOI !

Duval le poussa sur le perron en poursuivant ses invectives :

— Soit tu l'as tué, soit tu m'as trahi Stéphane. C'est fini, tu es viré !

— Tu fais une grave erreur Serge, sans moi Westerlund n'est rien ! C'est moi le génie de l'informatique dans le duo, je crois que tu l'as oublié.

Morin remonta à bord de sa voiture et quitta le manoir. Laissant derrière lui, un Serge Duval bien emprunté lorsqu'il réalisa que les caméras étaient braquées sur lui.

— Monsieur Duval ? s'enquit Santorin. Vous êtes sûr que ça va ?

Sans prêter plus d'attention au lieutenant, l'intéressé fit volte-face et retourna dans son bureau.

— Serge ? Tu es de retour ?

Il ne répondit pas. La télévision était toujours allumée et les nouvelles s'avéraient plus que mauvaises.

« L'action Westerlund, qui avait ouvert à 122€ ce matin, accuse une chute vertigineuse et ne vaut plus que 51.10€ au CAC40. Du jamais vu pour la compagnie technologique. Nul ne peut prédire où s'arrêtera cette dégringolade initiée, par la violente rupture entre les deux associés fondateurs et la mort confirmée d'Aurélié Duval »

— Serge ? reprit la voix de son épouse. Je... je suis morte ? Mais comment ?

Une série d'interférences brouilla la ligne.

— Et merde !

Duval se précipita sur son ordinateur, mais il était trop tard, la communication avait été interrompue

4.

Seul dans le cabinet de la victime, Santorin trouvait cette affaire de plus en plus étrange. Comme si les évidences de sa première analyse l'avaient induit en erreur.

Une main plongée dans sa tignasse, le quinquagénaire, moins naïf qu'il aimait à le laisser paraître, commençait à dénouer le nœud du problème.

— Lieutenant, le docteur Brument a lancé une analyse spectrométrique sur le contenu du mortier. Fit l'agent Rosenthal, de retour au manoir.

— Dites-moi Rosenthal, vous avez vu des signes de dérangement ailleurs dans la maison ?

— Non, nulle part, Lieutenant. Le meurtrier devait chercher quelque chose de précis.

Santorin s'enfouit dans une profonde réflexion et c'est en relevant la tête que la solution lui apparue.

— Non, à mon avis le meurtrier voulait nous montrer quelque chose de précis. Il n'a rien emporté, car là où il est allé, hélas, on laisse tout derrière soit.

— Je ne vous suis pas...

Le téléphone de Santorin sonna. La conversation ne dura que quelques secondes durant lesquelles le lieutenant se contenta de lâcher quelques acquiescements à son interlocuteur.

— C'était le docteur Brument, l'analyse du mortier confirme mon hypothèse !

5.

Serge Duval attendait impatiemment que son logiciel redémarre lorsque l'on frappa à la porte. L'individu entra sans y avoir été invité.

— Monsieur Duval, j'ai résolu l'affaire.

— Ce n'est pas trop tôt ! Vous tenez un suspect ? C'est mon connard d'associé ou un patient détraqué ?

Santorin ne daigna pas répondre.

— Qu'est-ce qui vous fait croire que Monsieur Morin convoitait votre épouse ?

— Elle me l'a dit, Lieutenant. Elle m'a parlé de leur conversation, il voulait venir la voir et elle a refusé. Je n'ai aucun mal à imaginer la réaction de Stéphane.

— Mais vous m'aviez dit ne pas avoir revu votre femme de toute la journée.

— Et je maintiens ce que j'ai dit. J'ai parlé à sa réincarnation virtuelle.

— Sa quoi ?

Duval laissa échapper un soupir las.

— Approchez Lieutenant. Elle possédait un smartphone Westerlund. Toutes ses photos, ses e-mails, messages et appels téléphoniques transitaient par nos serveurs. Nous sommes donc capables de modéliser son esprit à l'aide d'algorithmes d'apprentissage automatique. Cette IA peut répondre à des questions pour lesquelles elle trouve des réponses dans les informations stockées sur nos serveurs et elle imite parfaitement la façon dont la personne répondrait. Allez-y faites un essai, le logiciel vient de redémarrer, mais ne lui parlez pas de sa mort, cela cause un crash système lorsque le programme comprend qu'il n'existe plus.

— Hé ben ça alors.

Santorin se racla la gorge et osa une question.

— Madame Duval, étiez-vous heureuse ?

La réponse vint après un long silence et ces quelques mots frappèrent de stupeur Serge Duval.

— Non, j'allais de plus en plus mal depuis plusieurs mois.

— Merci Madame Duval.

— J'ai peur de comprendre votre raisonnement, Lieutenant et je vous le dis tout net, mon épouse ne s'est pas suicidée.

— Venez avec moi, Monsieur. J'ai quelque chose à vous montrer.

Tous deux regagnèrent le cabinet du rez-de-chaussée.

— Vous voyez ces gélules sur le bureau ? C'est votre femme qui les a préparées. Elles contiennent une plante mortelle, de l'Aconitum napellus.

— Elle devait certainement en utiliser pour ses patients, ça ne prouve rien.

— Pas à cette dose, Monsieur. De plus, votre épouse vous a laissé un dernier message, regardez la bibliothèque.

— Hé bien quoi ? Elle a été retournée sur le sol.

— Ce n'est pas ce qui est par terre qui nous intéresse, mais ce qui reste sur les étagères.

Alors il comprit. Seuls quatre livres étaient restés en place : « *La femme abandonnée* » de Balzac, « *Le mal que tu m'as fait* » d'Hilary Davidson, « *Adieu* » de Jacques Expert et « *Je t'aime* » de Barbara Abel.

— Il n'y a rien de plus douloureux que de se sentir délaissé par ceux qu'on aime. Plus tôt, je vous ai dit que vous n'y étiez pour rien. Je me trompais. C'est votre absence qui l'a assassiné. L'ironie, c'est qu'en quittant ce monde, elle aura obtenu de vous ce qu'elle n'espérait plus. Votre entreprise ne vaut plus un sou et l'homme trop occupé que vous étiez se retrouve aujourd'hui bien seul. Je suis désolé Monsieur Duval.

En quittant la pièce, dissimulé sous une encyclopédie des plantes, le lieutenant aperçu un petit agenda portant le symbole du Ying et du Yang. Il le ramassa et lut la

Post mortem

page marquée d'un ruban. Il n'y avait pas de rendez-vous, juste cette note « Mon dernier jour ? ».

L'affaire ainsi résolue, Santorin reparti dans la nuit, laissant Serge Duval seul avec son chagrin, réalisant trop tard la valeur de ce qu'il avait perdu.

DES ANNEES DE PLOMB (Marc Gérard)

Roman s'arrêta net. Impossible de se repérer dans ce fatras. Il aurait dû classer tous ces livres et ces vieilles cassettes depuis longtemps. Il était certainement le dernier sur Terre à lire autant et à visionner de telles antiquités. Peut-être même le dernier sur Terre, tout court. Ou, pour être plus précis, sous Terre...

Lorsqu'il rêvait de sa mère, c'était toujours le même film qu'il cherchait : « Edward aux mains d'argent ». Des livres et des vidéos, il en avait pourtant des centaines. Son père avait prévu grand, comme toujours. Il avait pensé à collecter tout ce qui finirait par manquer à son fils. Cependant, Roman revenait sans cesse à ce garçon aux doigts-ciseaux. Comme lui, il était orphelin. Comme lui, il avait un énorme besoin d'affection. Comme lui, sa tignasse brune, grâce au gel, décollait littéralement de sa tête pour aller tutoyer les plafonds. Et surtout, comme lui, il se sentait seul, triste et abandonné.

Aujourd'hui, il devait avoir à peu près l'âge du héros : entre dix-huit et dix-neuf ans. Il ne saurait le dire exactement. Le réveil, sous sa cloche, qui affichait la date, avait rendu l'âme. *Comment savoir alors ?* Depuis le sas, il ne voyait jamais le soleil se lever ni se coucher.

Il laissa tomber et s'empara du compteur afin de commencer son travail d'inspection. Chaque mur y passa. Il fit le tour avec beaucoup d'application. Il promena l'appareil d'un coin à l'autre, comme s'il eut écrit sur une page blanche. Ensuite, dans l'autre sens, en suivant la seconde rangée de parpaings. Après, il recommença, une trentaine de centimètres plus bas. Et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il ait caressé le grand mur dans son entier. Seulement après, il passa aux autres, et enfin à la seconde pièce.

Le regard fixe, Roman guettait la moindre variation, le moindre fléchissement de l'aiguille. Il écoutait intensément le plus infime craquement qui aurait pu l'alerter. Depuis qu'il était là, rien de tel ne s'était encore produit.

Il ne contrôla pas le mur Ouest. Derrière, il savait que se trouvait la pile atomique qui alimentait la maison en électricité. Toute l'efficacité du système conçu et voulu par son père reposait sur l'énergie de cette pile ainsi que sur sa capacité à durer presque indéfiniment. Elle était non seulement le cœur de la maison mais également le cerveau, les reins ou encore les poumons et l'estomac. Elle servait en outre à filtrer l'eau, à renouveler l'air, conserver la nourriture, régler le chauffage...

La maison, plutôt un abri ! Le père de Roman, un ingénieur chimiste, avait, de ses mains, creusé rageusement la terre. Il avait ensuite maçonné les murs, les avait doublés de plomb et d'autres matériaux isolants de son invention, telle une peinture au carbone. Il avait également tapissé le plafond et le sol d'une sorte de tissu en fils d'argent. Ce n'était plus une maison mais une cage... de Faraday. Il avait tout contrôlé dans les moindres détails. *Il fallait qu'il contrôle toujours tout !* C'était le gros reproche que lui faisait sans cesse la mère de Roman. Enfin, il l'avait meublée sans avoir eu le temps de la décorer... Si bien que son fils, des années plus tard, promenait son compteur sur des murs gris et granuleux.

A quoi ressemblait l'aube ? Même le petit Prince, sur son astéroïde, avait le droit, quotidiennement, d'assister à plusieurs couchers de soleils. Pas lui ! Lumière artificielle. Assainissement autonome. Indépendance énergétique. La maison enterrée avait tout du bunker. Après sept ou huit ans à tourner en rond à l'intérieur, peut-être même davantage, comment se souvenir avec précision du dehors ?

Roman était atteint du syndrome HSE (hypersensibilité électromagnétique) depuis sa plus petite enfance. La plus inoffensive des ondes le rendait fou. Chez lui, cette sensibilité était exacerbée. Un cas sur dix millions, avaient dit les spécialistes consultés. Migraines, picotements intolérables, nausées, fatigue... rien ne lui avait été épargné. Il avait dû s'isoler du monde. Voilà pourquoi son père avait imaginé cet endroit lui interdisant tout contact avec l'extérieur.

Au début, il avait cru que c'était à cause de lui, de sa maladie, des tracas et des sacrifices qu'il leur occasionnait, que ses parents s'entendaient aussi mal. Sa faute aussi, si sa mère ne voulait plus d'enfant, quand son père rêvait d'une famille nombreuse. Mais, en grandissant, il s'était aperçu que ce n'était pas seulement cela.

Pas un sms, aucun ami sur Facebook ni un gazouillis sur twitter. Il n'avait pas connu les dernières séries à la mode. Les ondes lui faisaient mal. Même le grille-pain, il s'en méfiait. Alors, pas non plus de téléviseur, radio, téléphone, ordinateur... Heureusement, il réussissait à supporter le magnétoscope, ça et le projecteur diapos, grâce à un blindage spécial des fils.

En l'allumant, à la place d'un parpaing rugueux, gris et sale, se détachaient sur le mur, tantôt un petit sentier serpentant dans un sous-bois, tantôt un quartier résidentiel ou bien un parking de ville avec ses panneaux de basket. Là encore, c'était selon l'humeur de Roman. Ce matin-là, il plaça la diapo « lac ». Puis, comme par magie, deux bons mètres carrés d'un paysage de rêve vinrent s'afficher sur le mur, pile dans un rectangle dessiné et figurant une fenêtre.

Il entendit gronder son ventre...

Roman menait une vie instinctive dans l'abri. Il buvait quand il avait soif, mangeait quand il avait faim et se couchait lorsqu'il sentait ses paupières se fermer. Il préférait ne plus parler de jours, mais de cycles. A cet instant, à n'en pas douter, c'était l'heure de déjeuner.

Le jeune garçon prit un sachet d'aliments lyophilisés sur une étagère de l'immense garde-manger et mit l'eau à bouillir. Trente secondes après, il s'attablait devant une assiette de spaghettis à la sauce tomate, fumants. L'inspection du garde-manger faisait également, tout comme le contrôle des radiations, partie de ses prérogatives quotidiennes. Avec ces milliers de sachets rangés et classés selon un ordre préétabli de nutritionniste, Roman pouvait soutenir un siège de dix ans encore, au moins. D'ici là, les ondes provocantes extérieures devraient s'éteindre d'elles-mêmes.

C'est ce qu'avait promis son père en refermant la porte....

L'ironie voulut que cette maladie rare lui sauve la vie. Ce handicap, cette infirmité, l'obligeant à se mettre à l'abri, firent que les ondes électromagnétiques devenues meurtrières l'épargnèrent. Comment s'étaient-elles mises à véhiculer un poison mortel fatal à l'humanité tout entière ? Comment un virus, au départ informatique, était-il devenu un virus bactériologique ? Selon son père, les plus grands savants de l'époque n'avaient pas eu le temps de répondre à cette question car, en cherchant la clé de cette énigme, ils avaient trouvé la mort. Lui-même avait tenté de la résoudre, sans y parvenir. Il disait avoir perdu le sommeil. Il était même devenu irascible, violent, à cause de cette impuissance.

Au début, ses parents lui apportaient ses repas. Puis, il n'eut plus que la visite de son père ; sa mère étant, selon lui, devenue trop faible. Elle mourut sans qu'il puisse l'embrasser une dernière fois. Son décès fut l'ultime nouvelle que vint lui annoncer son père, amaigri et pâle. Celui-ci devait l'avoir suivie dans la tombe, peu de temps après, comme tous les autres, car Roman ne le revit plus...

Après manger, Roman retourna à ses études. Il butait sur un calcul d'intégrales particulièrement compliqué. C'est alors, mâchouillant le bout de son crayon, et concentré sur son problème, qu'il entendit le bruit...

Un bruit d'eau. Un bruit d'eau qui coule. Plus précisément, un bruit d'eau qui suinte. Un léger glougloutement dans la douche. Cela ne venait pas d'un tuyau. Non, cela venait de plus bas, de tout en bas, du sol. De la bonde pour être exact. Au lieu d'évacuer l'eau, elle la vomissait comme une fontaine. Si bien que le bac de récupération s'emplissait petit à petit.

Roman ne vit pas tout de suite le danger. Il jura. *Ce n'était pas le moment !* Son problème d'intégrale attendait au bord de son bureau. Il se mit à râler tout haut tout en se mettant à la recherche d'un seau et d'éponges. Quand il revint, le bac était quasiment rempli. Il n'y avait pas de trop-plein. L'eau commençait à envahir la pièce. Roman épongea tant et plus. Il écopait littéralement comme un naufragé dans une embarcation à la coque percée. Il eut vite fait de remplir un premier seau à ras-bord. Il comprit alors l'étendue de son malheur...

Où allait-il bien pouvoir en balancer le contenu ? Bien entendu, il n'avait nul endroit où le vider...

Ne pas paniquer ! Pourtant, il y avait de quoi. Il ne pouvait se débarrasser de cette eau gênante, et il ne pouvait pas non plus espérer évacuer l'autre, celle qui désormais bouillonnait à la bonde et inondait en totalité le carrelage.

Roman resta un long moment son seau à la main regardant le bac se remplir puis déborder, sans pouvoir penser avec raison. De nombreuses choses se bousculaient dans sa tête. *Question de vie ou de mort !* Sa survie dépendait en fait d'une canalisation bouchée, là-bas, quelque part entre l'abri et le monde extérieur, ce monde mortel. L'équation n'était pas plus évidente à résoudre que cette intégration par partie mathématique sur laquelle il butait : ou il mourrait noyé comme un rat dans une nasse, ou il mourrait irradié comme un japonais à Hiroshima.

Roman se souvint alors de son dernier jour à l'air libre. C'était un mardi. Il faisait beau. Ses parents s'étaient disputés, comme toujours, mais peut-être encore plus fort, ce matin-là. Il avait senti que son père se reprochait quelque chose. Mais quoi ? Il ignorait pourquoi ce détail jaillissait dans sa mémoire, à ce moment-là, comme l'eau dans la douche...

Il attendit pendant des heures. Il avait retrouvé ses esprits et réfléchi à la situation. Si ce n'était qu'une question de tuyauterie, il y aurait bien un moment où la pression dans les conduits serait si forte qu'elle emporterait le bouchon. *Il n'y avait qu'à patienter.* Mais lorsqu'il eut de l'eau au-dessus des chevilles, il se rendit vite à l'évidence : ce n'était pas aussi simple que ça. Le bouchon pouvait très bien résister jusqu'à l'ultime seconde, celle qui verrait Roman manquer d'air. Et puis, ce n'était peut-être pas un problème de bouchon mais quelque chose de plus grave. Enfin, si l'eau continuait de monter, tout serait fichu dans l'abri : le garde-manger, les provisions...

L'eau n'était pas froide. Une vingtaine de degrés, certainement. Maintenant qu'elle lui arrivait aux genoux, Roman ressentait davantage ces détails. *D'où pouvait-elle bien venir ?* Une source vagabonde ? Non ! Elle n'était pas assez froide pour cela. En tous cas, ce n'était pas de

l'eau souillée. Elle était claire comme celle de bassins à truites, comme celle du petit lac de la diapo. A n'en pas douter, elle n'avait rien à voir avec l'eau rejetée quotidiennement et depuis des années par Roman, de la douche, des toilettes ou de l'évier.

Non, l'explication était ailleurs...

L'eau montait dans l'abri à grande vitesse. Il en avait désormais à la taille. Déjà, les objets les plus légers qu'il n'avait pas eu le temps de surélever, surnageaient tels des vestiges d'un naufrage. La cassette de *Titanic* avait été l'une des premières à flotter ainsi autour de la table. Roman n'avait, certes, ni le cœur ni l'humeur à l'ironie. Il devait réagir. Et vite, à présent...

A vrai dire, il n'avait plus le choix. *L'échelle* ! Il restait l'échelle, celle qui, au bout de sa dizaine de barreaux, débouchait sur l'extérieur, à l'air libre. Roman ne voulait pas mourir noyé. L'eau lui arrivait désormais aux épaules. Il avait patienté le plus longtemps possible, mais maintenant il devait sortir. Il savait ce qui l'attendait dehors. Seulement voilà : l'eau lui effleurait le menton.

Il empoigna les premiers barreaux...

Qu'allait-il exactement se produire lorsqu'il ouvrirait l'ultime trappe. Aurait-il au moins le temps de revoir le soleil, ou bien cela allait-il être foudroyant ? Au milieu de toutes ces interrogations, Roman eut une pensée fugace pour... une chèvre. Celle de Monsieur Seguin. Comme elle, il espérait voir le jour une dernière fois avant de disparaître. Il s'était bien battu, pendant un très long moment, il méritait de revoir l'aube, encore une fois. *Quelle injustice, sinon !* Il lui avait fallu tant de courage, durant tout ce temps, pour tenir bon dans son sas.

Il poussa fort et ouvrit la trappe...

Pendant un long moment, il ne se passa rien. Rien de foudroyant en tous cas. Le carré de béton s'était soulevé sans problème et les quelques centimètres d'épaisseur de terre avaient valsé pendant cette rotation. Roman, toujours la main sur la poignée, risqua un premier regard, au dehors. Puis, il fit dépasser sa tête encore un peu plus jusqu'à apercevoir l'horizon. Il sentit aussitôt la caresse du vent dans ses cheveux. Il était chaud. Ce devait être le début de l'été. Cette caresse lui fit un bien fou. Un moment, il ferma les yeux. Il se dit que cette bise était certainement mortelle et que c'était la dernière fois de sa vie qu'il aurait cette sensation de bien-être. Pourtant, Roman s'en fichait. Ce souffle-là, dans son cou et sur sa nuque, tiède et apaisant, c'était son herbier à lui. Celle de la Blanchette, avec son goût de liberté. C'était la récompense d'avoir défié le Ciel, une dernière récompense avant la morsure du loup.

Il resta ainsi un long moment, les yeux clos, à sentir la caresse du vent. Il attendait. Mais il ignorait quoi. Peut-être allait-il tomber en arrière, suffoquant ? Peut-être aurait-il le temps de s'extraire de son trou avant d'aller enfin faire quelques pas à l'air libre ? Il n'en savait rien. Tout ce qu'il savait c'est qu'il aurait pu passer des heures à simplement se laisser effleurer le visage si son avant-bras, sous le poids de la trappe, n'avait commencé à fatiguer. Alors enfin, il rouvrit les yeux...

La première chose qu'il distingua nettement, après que ses pupilles se soient habituées à la lumière naturelle du soleil, fut cet objet rond qui roulait vers lui. Roman ne bougea pas. Il connaissait cette chose. Il savait même la nommer. C'était un ballon. Il le quitta un instant pour regarder plus loin, là-bas, sur la pelouse. Il vit alors deux petites silhouettes, les mains sur les hanches, qui regardaient elles aussi dans sa direction. Deux enfants. L'un d'eux, le plus grand, lui ressemblait comme deux gouttes d'eau. Les mêmes traits, la même tignasse brune...

Il lui ressemblait comme un frère. Plutôt, un demi-frère...

FIN